

passions devant quelque point curieux et célèbre. Devant nous, à droite, s'étendait une petite ville fort pittoresque : sur la ville, un grand nuage très-bas était suspendu comme un de ces longs caïmans empaillés, qui nagent dans l'atmosphère des cabinets d'histoire naturelle ; au-dessus du nuage, dans un médaillon de vapeurs, cadre doux et estompé, on voyait une masse énorme de forteresses ruinées suspendues sur la ville. On ne savait, au premier aspect, si ce lourd castel venait d'être enlevé de la plaine par le vent, ou si tombant du ciel, il allait percer le brouillard et s'effondrer dans le vallon. La ville se nomme Saint-Goar ; ce castrum fantastique est le plus célèbre de la contrée ; il est juché sur la roche la plus escarpée de ces rivages ; c'était Rheinfelds, citadelle presque aussi forte qu'Ehrenbreifstein, jusqu'en 1795, que les français la firent sauter.

Divers souvenirs se rattachent à ce lieu. Le chapelain du comte Diether essaya d'y empoisonner, en 1471, la comtesse de Rheinfelds, à la messe et dans une hostie consacrée. Il fut brûlé vif à Cologne. Ce rocher porta jadis un pacifique monastère ; mais appréciant sa situation redoutable, en 1245, dans le temps où les burgs étaient peuplés de barons féodaux à demi sauvages, le comte, le comte... (en vain je recule devant la tâche d'écrire ce nom tout entier), le comte Diether der-Reiche-von-Katzelnellenbogen s'en empara et le convertit en forteresse. Il y vécut de rapines, de meurtres, de pillages, avec ses vassaux, et, de son autorité privée, asservit toute la navigation du Rhin à un droit fort onéreux.

Les conséquences de ce fait isolé furent grandes et durables. Soixante villes du Rhin, exaspérées, se liguèrent pour détruire le comte Diether von-Katzelnellen..., etc. ; mais vainement le tinrent-elles bloqué pendant quinze mois ; il fallut se retirer. Alors, ces cités implorèrent l'assistance d'autres villes et de plusieurs princes contre le burgrave de Rheinfelds, que ses voisins soutenaient.

Une nouvelle ligue se forma, et telle fut l'origine de la confédération du Rhin.

Elle employa plus d'un siècle à réduire les barons de la montagne, contre lesquels ceux de la plaine s'étaient cependant déclarés. Nous rencontrons ainsi le long de cet antique fleuve l'origine, le principe ou la trace de la plupart des institutions ou des grands faits de la chronique allemande.

C'est à Rheinfels que commence cette série de châteaux forts, perchés, comme des nids de vautours, sur des crêtes inaccessibles, et que, durant son enfance, on a entrevus dans ses rêves, à la suite d'une lecture de Mathurin ou d'Anne Radcliffe : murs témoins jadis de mystères sanglants, aviles de bandits contre lesquels furent impuissantes les armes de Frédéric Barberousse, et qui sont disséminés ça et là, depuis Saint-Goar jusqu'au Falkenburg, illustré par le sombre drame de Victor Hugo.

Au-delà de Saint-Goar, le Rhin se rétrécit, son lit s'incline et l'eau se précipite avec fureur contre les rochers de la rive droite ; ce n'est pas sans peine que l'on franchit le gouffre qui écume et bouillonne. Ce paysage est vraiment terrible ; Salvator l'eût choisi avec prédilection pour y placer quelque scène de brigands. Le Rhin baisse là tout à coup de cinq pieds dans l'espace de soixante et quinze mètres, et offre, par anticipation, l'aspect que nous lui verrons prendre entre Schaffouse et Bâle. Sur la rive droite se trouve un rocher de basalte profondément excavé, qui reproduit cinq fois le son, c'est le Lurley. Un homme était là, qui sortit d'une cahute et mit le feu à une petite pièce d'artillerie : sa fonction est de procurer cet agrément aux voyageurs. Cinq coups de canon répondirent des entrailles de la montagne.

C'est là ce qu'attendaient nos anglais. De crainte de manquer le Lurley berg et son écho, ils avaient laissé leur punch se refroidir et leur bougies allumées dans la cabine. Du reste ils n'avaient rien daigné voir, et l'explosion produite, ils se ruèrent dans leur trou.

Nous atteignîmes bientôt la ville de Baccharach, vénérable cité, accroupie le long d'une colline et entourée de vieux murs crénelés d'une teinte de bronze, le long desquels s'échelonnent douze tours gothiques. Ce lieu fut de tout temps consacré à Bacchus ; le vin qu'on y récolte est si bon, qu'un empereur en préféra seize cents pintes, à dix mille florins que lui offrait Nuremberg, en échange de certaines franchises. Le pape Pie II, Piccolomini, en buvait un foudre chaque année. Les anciens chevaliers tenaient Baccharach en grande vénération, parce qu'ils y trouvaient beaucoup de ressemblance avec Jérusalem. Il fallait qu'ils fussent doués des yeux de la foi. Mon compagnon le Nurembergeois n'avait rien à apprendre d'important relativement à ce pays vinicole : comprenant la poésie à sa manière, il fit claquer sa langue, ordonna, en clignant de l'œil, que l'on montât sur le pont deux bouteilles de Baccharach, et, fort satisfait de son inspiration, il s'assit en face de moi, après m'avoir montré l'étiquette des fioles, et avoir répété, en étendant la main vers la ville : Baccharach.

Et je répondis *ia*, en remplissant son verre.

J'aurais été au bout du monde avec ce garçon-là ; point gênant, toujours dispos et altéré, ayant toujours un sourire et une allumette à vous offrir, et s'étudiant à deviner vos desir pour en entamer l'exécution avec enthousiasme. Comme il s'était aperçu que j'examinais beaucoup le pays, il voulut être mon cicérone, ce qui m'a singulièrement embrouillé tous les endroits qu'il m'a désignés, parce que je ne distinguais plus leurs noms diaboliques, des mots tudesques, non moins diaboliques, dont il les entremêlait. Disposé, par le nectar favori d'Enéas Sylvius, à la causerie soutenue, il me montra, derrière une foule de collines, une sorte de ballon fort pointu nommé Kedrich, ou *die Teufelsleiter*, et entreprit de m'en conter la légende, avec renfort de gestes et d'indications locales. Ses efforts furent prodigieux ; je n'y compris rien du tout, et je fus cependant fort attentif. Au bout d'une demi-heure, nous suâmes à grosses gouttes. Ses doigts, qui fréquemment se recroquevillaient en griffes, en même temps que sa voix devenait gutturale et son nez plissé, me firent supposer qu'il y était question du diable. J'imaginai aussi qu'une petite fille avait un rôle là-dedans ; et enfin, le voyant simuler le fatigant exercice d'un écureuil emprisonné dans une cage tournante, je conjecturai que le nœud de l'affaire était une échelle. Le problème se résumait donc ainsi : étant donnés, une montagne, un diable, une petite fille, une échelle, et un homme qui se démène en face de vous et de deux bouteilles vides, extraire de ces éléments variés une légende.

Et voyez l'avantage de ne pas comprendre ! il n'en avait raconté qu'une : je m'en fabriquai trois ou quatre fort à mon goût, et d'autant plus fantastiques, que l'impossible en était la base et qu'elles n'avaient pas le sens commun. Cependant la véritable est agréable ; l'ayant rencontrée plus tard, je la reconnus à son échelle, et je désire d'autant plus vous l'abrégier, qu'elle est parfaitement dans le caractère propre de la poésie primitive des montagnes du Rhin.

Le seigneur Sibö de Lorche n'avait qu'une fille ; elle avait douze ans à peine, et son père l'aimait beaucoup, parce qu'elle ressemblait à sa mère, qu'il avait eu le malheur de perdre. Un jour l'enfant disparut, et ce fut en vain qu'on la chercha pendant